

d'environ trente-cinq à quarante lieues. Le 24 Août, nous arrivâmes au village des *Puants*, bien disposés à détruire ce que nous y trouverions d'habitans ; mais leur fuite avait prévenu notre arrivée, et nous ne pûmes que brûler leurs cabanes, et ravager leur bled-d'Inde, qui leur sert de nourriture principale.

Nous traversâmes ensuite le petit lac des Renards, au bord duquel nous campâmes ; et le lendemain, jour de St. Louis, nous entrâmes dans une petite rivière, qui nous conduisit dans une espèce de marais, sur le bord duquel est située la grande habitation de ceux que nous cherchions. Leurs alliés, les Sakis, les avaient sans doute avertis de notre approche : ils ne jugèrent pas à propos de nous attendre, et nous ne trouvâmes dans leur village que quelques femmes, que nos sauvages firent esclaves, et un vieillard, qu'ils brûlèrent à petit feu, sans paraître avoir aucune répugnance à commettre une action aussi barbare.

On donna l'ordre de passer jusqu'au dernier fort des ennemis. Ce poste est situé sur une petite rivière qui se joint à une autre, que l'on nomme *Ouisconsin*, et qui se jette à trente lieues de là dans le Mississipi. Nous n'y trouvâmes personne ; et comme nous n'avions pas ordre d'aller plus loin, nous employâmes quelques jours à ruiner la campagne, pour ôter à l'ennemi le moyen d'y subsister.

Après cette expédition, nous reprîmes la route de Montréal, dont nous étions éloignés d'environ 450 lieues. En passant, nous brûlâmes le fort de la Baie, parce qu'étant trop voisin des ennemis, il n'aurait pas été une retraite sûre aux Français qu'on y aurait laissés pour le garder. Les Renards, animés par les ravages que nous avions faits sur leurs terres, et persuadés que nous ne viendrions pas une seconde fois dans leur pays, dans l'incertitude d'y trouver des habitans, auraient pu obliger nos troupes à se renfermer dans le fort ; les y auraient attaquées, et peut-être vaincues.

Lorsque nous fûmes à Michillimakinac, le commandant donna carte blanche à tout le monde. Il nous restait encore 300 lieues à faire, et les vivres nous auraient infailliblement manqué, si nous n'avions pas fait nos efforts pour arriver promptement.— Les vents nous favorisèrent dans le passage du lac Huron ; mais nous eûmes des pluies presque continuelles, en remontant la rivière des Français, en traversant le lac Nipissing, et sur la petite rivière de Matäouan. Elles cessèrent lorsque nous entrâmes dans celle des Outaouais. Je ne puis vous exprimer avec quelle vitesse nous descendîmes cette grande rivière ; l'imagination seule en peut prendre une juste idée. Comme j'étais avec des gens que l'expérience avait rendus habiles à sauter les rapides, je ne fus pas des derniers à Montréal. J'y arrivai le 28 Septembre.